

Lo Bue Erberto & John Bray (eds.), *Art and
architecture in Ladakh. Cross-cultural transmission in
the Himalayas and Karakorum*

Leyde, Brill, Brill's Tibetan Studies Library, 2014, ISBN 978-9004271784

Patrick Kaplanian



Éditeur

Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes /
École Pratique des Hautes Études

Édition électronique

URL : <http://emscat.revues.org/2851>

ISSN : 2101-0013

Référence électronique

Patrick Kaplanian, « Lo Bue Erberto & John Bray (eds.), *Art and architecture in Ladakh. Cross-cultural transmission in the Himalayas and Karakorum* », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], 47 | 2016, mis en ligne le 21 décembre 2016, consulté le 17 février 2017. URL : <http://emscat.revues.org/2851>

Ce document a été généré automatiquement le 17 février 2017.

© Tous droits réservés

Lo Bue Erberto & John Bray (eds.), *Art and architecture in Ladakh. Cross-cultural transmission in the Himalayas and Karakorum*

Leyde, Brill, Brill's Tibetan Studies Library, 2014, ISBN 978-9004271784

Patrick Kaplanian

RÉFÉRENCE

Lo Bue Erberto & John Bray (eds.), *Art and architecture in Ladakh. Cross-cultural transmission in the Himalayas and Karakorum*, Leyde, Brill, Brill's Tibetan Studies Library, 2014

- 1 Ce recueil présente les contributions dans l'ordre chronologique des sujets traités, et c'est donc un article sur les pétroglyphes qui l'ouvre sous la plume de Tashi Ldawa Thsangspa. Le lecteur est impressionné par la quantité et la qualité de ces pétroglyphes, et surtout par la variété, des thèmes abordés : masques, géants, silhouettes humaines, animaux, signes et symboles. L'article est abondamment illustré.
- 2 L'article de Phuntsog Dorjay, lui aussi abondamment illustré, est intéressant en ce qu'il montre, en particulier à travers l'analyse de la sculpture, que l'influence déterminante sur l'art du IX^e au XI^e siècle, ne fut pas celle du Tibet, mais celle du Cachemire.
- 3 La contribution de N. et K. Howard est composée de deux parties : la première, qui aborde l'architecture et l'archéologie, décrit les forteresses de Rumtse et de Gya, situées entre Sarchu et Upchi, c'est-à-dire sur la route Leh-Manali. La seconde, historique, cherche à reconstituer l'importance de Gya vers l'an mil. Dans un appendice à cette contribution P. Denwood démontre que le Gya (rGya) mentionné dans les chroniques de Guge-Purang, n'est pas le Gya dont parle le couple Howard.

- 4 Trois chercheurs français Q. Devers, L. Bruneau et M. Vernier, décrivent dix stūpas (*chortens*) peints. Leurs descriptions, très techniques et précises, sont accompagnées de coupes. Les auteurs démontrent que ces monuments ont l'apparence de *chortens* si on les regarde de l'extérieur, et de sanctuaires si on les regarde de l'intérieur.
- 5 Continuons sur le thème des *chortens*. G. Kozicz n'en décrit qu'un, à Nyarma. Il appartient à ce que l'on appelle la seconde diffusion du bouddhisme, attribuée au zèle de Rinchen Zangpo (958-1055). C'est même, parmi les 108 *chortens* que Rinchen Zangpo aurait fait construire, l'un des rares qui soit encore visible. L'analyse très détaillée de l'auteur (nombreuses coupes et plans) l'amène à situer la date de la construction un siècle après Rinchen Zangpo, remettant ainsi en question l'attribution faite par la tradition tibétaine.
- 6 P. Denwood rouvre le dossier de la date de la construction du célèbre Sumtsek d'Alchi. Critiquant la thèse de Göepper, il reprend et développe sa propre thèse situant cette construction dans le troisième tiers du XI^e siècle.
- 7 Une fresque située dans une autre construction d'Alchi, le *dukhang*, a intrigué M. Alafouzo : une femme tend une coupe à un personnage entouré d'une cour. Après une description très fouillée de la fresque (les personnages, les coiffures, les costumes) et des comparaisons avec d'autres peintures du Tibet, comme de l'Asie Centrale, l'auteur conclut qu'il s'agit d'une scène de mariage royal.
- 8 Le lecteur remerciera H. Poell d'attirer l'attention sur le sanctuaire de Lachuse, un joyau caché qui méritait bien d'être tiré de son anonymat. Il est situé à deux heures de marche de Kanji, dans une vallée adjacente, sur le parcours de Rangdoug à Lamayuru. L'auteur décrit minutieusement les jolis bois sculptés et présente les dessins et les photographies qu'il en a fait. Selon lui, ils dateraient de la période 1050-1200. L'influence du Cachemire se fait sentir, mais aussi celle d'autres régions de l'Himalaya occidental (de l'actuel Himachal Pradesh).
- 9 C. Bellini s'intéresse au sanctuaire des divinités courroucées (*gonkhang* ; Tib. *mgon khang*) du monastère de Spituk (dPe thub). Fondé en 1048 par un roi de Guge (Tibet de l'Ouest), le monastère fut reconstruit par le roi du Ladakh Traks Bum Lde (Grags bum lde) à la fin du XV^e siècle suite à la visite de disciples de Tsongkhapa (Tsong kha pa) en 1461. C'est probablement de cette époque que datent les peintures du *gonkhang*. Suit une description détaillée des fresques accompagnées de photos (pas toujours bonnes) qui l'amène à conclure que ces fresques appartiennent à la même école picturale que celles d'autres monastères comme Thiksé (Khrig se) et Phuktal (Phug tal), et ce tant par les thèmes que par le style.
- 10 Le palais de Chigtan fait l'objet d'un travail collectif (Kacho Mumtaz Ali Khan, J. Bray, Q. Devers et M. Vernier). Situé dans ce qui est aujourd'hui le district de Kargil, c'est-à-dire dans la partie musulmane (chiite duodécimain) du Ladakh, il aurait été construit vers 1600 par le souverain Tsering Malik. Ce nom hybride islamo-bouddhique laisse entendre qu'il fut le premier souverain local à se convertir à l'islam. Les auteurs racontent l'histoire et la légende du roi et de son palais, puis décrivent le bâtiment avec minutie. Comme le nom même de son fondateur, la construction relève d'une symbiose entre les deux religions.
- 11 Le *lhakhang* de Chenrezig (Spyan ras gzigs lha khang) à Lamayuru est rarement visité, peut-être parce qu'il est un peu à l'écart du bâtiment principal. Pourtant, comme l'explique K. Blancke, c'est une erreur : le bâtiment abrite des fresques certes récentes (Lamayuru fut détruit lors de l'invasion dogra de 1834 et reconstruit après) mais

- originales. Elles décrivent l'état intermédiaire entre la mort et la renaissance (*bardo*) en suivant de très près le texte du Bardo Thodol (*Bar do thos grol*), le livre des morts tibétain.
- 12 J. Bray s'intéresse à des peintures, aujourd'hui disparues, ayant pour thème la grande épopée de Gésar de Ling. Elles se trouvaient auparavant dans la maison d'un important membre de la noblesse (*kalthon* ; Tib. *bka' blon*,) dans la banlieue de Leh. Il n'en reste que des photos prises en 1909.
 - 13 Ne négligeons pas les peintures récentes qui peuvent être d'un grand intérêt. C'est ce que nous prouve F. Lunardo qui dédie son article à la reproduction du *tshogs zhing*, le « champ d'assemblée », ou « arbre de la lignée », en l'occurrence celui de la lignée gelugpa du monastère gelugpa de Spituk (dPe thub).
 - 14 L'article de M. Ahmed traite des brocarts. Il montre qu'au début du XIX^e siècle les brocarts étaient importés de Chine via l'Asie centrale, alors qu'aujourd'hui ils viennent de Bénarès. C'est au milieu du XIX^e siècle que des tisserands de Bénarès ont commencé à copier les brocarts ladakhi et à les exporter au Ladakh, au Bhoutan voire au Tibet. Cela ne fut possible qu'en respectant les motifs traditionnels.
 - 15 A. Alexander et A. Catanese rappellent brièvement l'histoire de Leh jusqu'à ce que Jamyang Namgyal (Jam dbyangs rNam rgyal 1595-1616) en fasse sa capitale et que son fils Sengge Namgyal (Seng ge rNam rgyal, 1616-1642) construise le célèbre palais à neuf étages. Ils participent, avec l'ONG *Tibet Heritage Fund* à la préservation de la vieille ville. Leur travail consiste : 1) à faire l'inventaire de toutes les constructions du vieux Leh, 2) à définir les travaux nécessaires pour chacune d'entre elles pour permettre de décider s'il faudra à l'avenir les conserver, les restaurer ou leur attribuer une nouvelle destination. Les auteurs décrivent les travaux déjà réalisés et soulignent que restauration et réhabilitation passent par la formation d'artisans au fait des techniques traditionnelles.
 - 16 H. Feiglstorfer s'attache à un aspect des travaux de restauration : la fabrication et la composition du « ciment » local.
 - 17 Si J. Harrison reconnaît la valeur de tous ces travaux de restauration, il regrette qu'ils soient le fait d'étrangers alors que certains moines ne montrent que peu de respect pour leur architecture. Il exprime son espoir de voir un jour les Ladakhi prendre en mains leur destin archéologique et architectural.
 - 18 Si la présentation des textes est impeccable, on peut regretter la mauvaise qualité de certaines photos (p. 105, 134, 137, 138, 168, 169, 177, 228, 230, 233, 236, 244, 253, 262, 290, 304, 306, 307) ainsi que le manque de précision de quelques cartes (p. 85, 167). Enfin, si les études ponctuelles réunies ici sont passionnantes, certaines auraient demandé un regard plus synthétique et distancié. Mais ces quelques réserves ne remettent pas en cause l'intérêt général du recueil.